

Marc Saunder

Emprunts mortels



Marc Saunder

Emprunts mortels

© Marc Saunder, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8595-4

Couverture : © Cécile Veilhan – La séance de minuit.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

La Petite Musique dans ma tête... (Librinova – 2024)

La chute de Claudia Keil (Librinova – 2025)

1.

Quelques éclats de lumière provenant de la télévision allumée éclairent faiblement la pièce par intermittence. La silhouette de Cathy Feller se découpe dans l'encadrement de la porte. Totalement nue ! Le top model disparaît dans la salle de bains en refermant la porte derrière elle. L'eau ruisselle un long moment sur son corps luisant de sueur, puis le bruit cesse. Elle contemple dans le miroir ce corps parfait dont les hommes usent et abusent sans jamais se lasser. Ses amants bien sûr, mais aussi tous les photographes, dont les objectifs la déshabillent, shooting après shooting. Elle regagne la pénombre de la chambre et se glisse dans le lit en désordre.

Le combat des deux corps reprend furieusement sous les draps. Bientôt les soupirs et les gémissements du mannequin vedette se mêlent à ceux des protagonistes du film sur le petit écran. À l'approche du plaisir, son souffle se fait plus court et son corps ondule un peu plus rapidement. Ses muscles se tendent et elle pousse un cri libérateur en même temps que l'héroïne du film – son dernier cri !

Le pic à glace s'abat sur son orgasme inachevé. Une seule fois, à la pointe du cœur. Elle n'a pas souffert. La mort l'a surprise en pleine extase et son visage n'a jamais paru aussi serein. La semaine prochaine, Cathy Feller fera pour la dernière fois la une des magazines. Quelques couvertures de plus pour un hommage posthume d'une carrière fulgurante et avortée !

Une ombre déformée s'éloigne sans un bruit du théâtre du drame qu'elle a contribué à mettre en scène. La porte de l'appartement se referme d'un claquement sec à peine perceptible.

Sur la télé, les images continuent de défiler. Au sol, une écharpe de soie blanche traîne au milieu des vêtements épars de la victime. *Basic Instinct* a fait des émules !

2.

La sonnerie retentit au beau milieu d'une phrase d'Ida Martino.

— ... et l'on verra la prochaine fois que les Hammett, Chandler ou Faulkner ont tracé la voie pour...

Le reste se perd dans le vacarme d'une fin de cours d'une fac de banlieue. Une chaise tombe, quelques pupitres claquent et la plupart des étudiants quittent l'amphi avant que la prof ne réagisse. Elle regarde passer un dernier groupe de ces sauvages incultes qui la bousculent joyeusement sans même un mot d'excuse.

— Eh, vous là-bas ! lance-t-elle furieuse.

— Pardon m'dame, crient-ils en chœur.

Et ils s'éloignent en gloussant par le long couloir qui mène à l'escalier principal. Laissant la jeune femme interloquée, les mains sur les hanches, la tête légèrement penchée, dans une pose des plus expressives.

— Ne leur en veux pas Ida ! intervient Sadia. Ils se contentent de faire acte de présence pour décrocher leur crédit. Tu sais, eux... le film noir comme phénomène sociologique...

L'étudiante, qui s'est approchée du bureau de sa prof, une pile de DVD sous le bras, précise d'un geste de la main au-dessus de sa tête et d'une grimace sans équivoque, l'intérêt que ses camarades portent pour le cours.

— Je crois que je ne m’y ferai jamais.

— Bah, on n’est pas tous comme ça.

— Je sais Sadia... heureusement ! Je deviendrais cinglée si je devais passer mes journées entières à Nanterre avec mes élèves, comme Simon.

— Ne dis pas ça ! Il est super, Simon.

— Peut-être, mais non merci. Je ne me sens pas la vocation de jouer les Professeur Keating.

Ida ramasse ses affaires et sort de la salle, coupant court à la conversation avec la jeune métisse. Sadia lui emboîte le pas, en la retenant pas le bras.

— Tu ne m’as pas dit comment tu avais trouvé mon exposé. J’ai bossé comme une malade, tu sais !

— C’était très bien. Écoute Sadia, je n’ai pas le temps de voir ça avec toi aujourd’hui. On en reparlera demain, après la répétition. D’accord ?

— OK, va pour demain soir !

Ida la gratifie d’un sourire éclatant et lui adresse un petit signe de la main en prenant congé. Elle effectue un détour par la salle des professeurs pour récupérer son courrier et le fourre négligemment dans la vieille besace qui lui sert de sac.

Sur le parking du campus, elle avise Simon Greenbaum et fait mine de se plonger dans la lecture d’un tract qu’on lui a tendu sur le parvis. Depuis qu’il s’est mis en tête de se consoler avec elle de ses récents déboires conjugaux, elle s’efforce d’éviter le Directeur de l’Unité Cinéma de l’Université Paris X. À dire vrai, elle lui reconnaît le charme des hommes mûrs qui ont beaucoup bourlingué – indéniablement le qualificatif qui correspond le mieux à Simon Greenbaum –, mais elle ne supporte pas sa suffisance et son assurance de façade. Le cliché du parfait séducteur qui recrute ses victimes – toujours consentantes – parmi ses élèves. Et plus rarement dans le corps professoral.

— Alors, ma jeune collègue, l’invective-t-il, on fait semblant de m’éviter !

— Ah c’est toi ? se défend-elle maladroitement en se tournant vers lui, écarlate. Je ne t’avais pas vu.

— C’est bien ce que je te reproche ! poursuit-il d’un ton rigolard.

— Euh... écoute, il faut que je file au journal, je suis vraiment à la bourre.

— La bourre... toujours la bourre, déclame-t-il théâtralement.

— Tu n’en as pas marre de tes jeux de mots à deux balles ? lui glisse-t-elle en lui tournant le dos pour se diriger vers sa Twingo pourrie.

— Et toi de gâcher ton talent dans cette feuille de chou ? hausse-t-il la voix pour être sûr qu’elle l’entende. Tu devrais laisser tomber ton sale canard !

Elle monte dans sa voiture en ignorant sa dernière remarque et démarre en trombe sans un regard pour lui.

— Grouille-toi un peu ! l’apostrophe Gilles Fournier. Daniel n’attend plus que toi pour commencer et il est d’une humeur massacrant.

— Comme d’habitude, non ?

— Pfft, tu ne pourrais pas essayer d’arriver à l’heure au moins une fois dans ta vie ? reprend le photographe.

— J’essayerai d’y penser la prochaine fois, minaude-t-elle en lui déposant un rapide baiser sur la joue.

Elle traverse la salle de rédaction au pas de course, ôte en vitesse sa parka kaki et la jette sur le vieux bureau métallique qu’elle squatte lors de ses passages au journal. Elle passe sa main dans ses cheveux pour tenter de les domestiquer – sans succès – et se retourne vers Gilles qui la suit.

— Je n’ai pas trop l’air d’une folle ?

Le photographe hausse les épaules et l'entraîne sans ménagement vers la salle de réunion. Enfin... une grande pièce aux murs décrépis qui sert uniquement pour les conférences de rédaction. Daniel Esperanza, le rédacteur en chef – et accessoirement fondateur et propriétaire – de *CINÉMAG*, prévoit chaque mois de faire repeindre les locaux vétustes de la rue de Rome, avec une vue imprenable sur les voies ferrées qui conduisent à la gare Saint-Lazare, mais son banquier semble d'un avis diamétralement opposé. En fait, il tire le diable par la queue depuis le numéro 0, alors que nous préparons le numéro 89... pour lequel il nous promet une révolution ! Il a dû réaliser quelques petits miracles pour éviter de se faire absorber par des groupes concurrents et vient même de refuser une offre particulièrement alléchante de Prosper Murtaugh, le magnat de presse australien qui publie *RUSHES* en France. Ce ne sera décidément jamais un homme d'argent. Mais il connaît le cinéma comme personne et sait communiquer sa passion à une équipe de fidèles qui le suit depuis les tout premiers numéros. Au point que personne n'a songé à râler en début d'année, lorsqu'il a dû procéder à des réductions de salaire !

En rejoignant l'équipe de rédaction trois ans plus tôt, Ida a été séduite par la personnalité du rédacteur en chef et le côté bon enfant qui règne au journal. Elle fait désormais partie des meubles et sa chronique mensuelle sur les dessous des studios américains lui vaut plus de courrier que n'importe quelle autre rubrique. Elle a su trouver un style original en s'interdisant de relater les potins dont la plupart de ses confrères font leurs choux gras. Et la profession l'a récompensée en lui décernant l'année précédente la Golden Chronicle de *Variety Film* pour son article « Joe Eszterhas et les *serial killers* : une love story ». Une récompense que le François Truffaut des *Cahiers du Cinéma* a été le seul Français à décrocher avant elle.

Mais, de se trouver en si bonne compagnie ne lui a pas tourné la tête. Elle n'a strictement rien changé à son existence, malgré les appels du pied répétés d'un grand quotidien de la Côte Ouest. Ida aime trop la vie qu'elle mène à Paris pour retourner en Californie. Les deux années qu'elle y a passées lui ont suffi ! La jeune femme y a achevé sa thèse sur le film noir à UCLA et collaboré aux scripts de deux *blockbusters*. La petite Frenchie a fait fureur là-bas. Elle y a même laissé une aventure inachevée avec B. P., un Français de Hollywood, accessoirement metteur en scène de – mauvais – téléfilms à ses moments perdus. En rentrant au bercail, elle n'a pas totalement rompu les ponts avec ses anciens

amis. Grâce à l'un des patrons d'une *major company*, elle s'est vue confier la supervision de l'adaptation française d'un thriller auquel elle a collaboré. Ida Martino commence à se faire un nom à Paris aussi !

— Bienvenue dans notre modeste journal Mademoiselle Martino ! ironise le rédacteur en chef. Je suis flatté de constater que vous avez pris le temps d'honorer de votre présence notre conférence hebdomadaire. Et ce, malgré votre agenda de ministre.

— Et moi, Monsieur Esperanza, je suis ravie de constater...

— Bon ça suffit tous les deux ! les coupe une petite blonde en bout de table. Vous reprendrez vos joutes oratoires tout à l'heure. On a du boulot !

— OK *glamour girl*, on attaque ! concède Esperanza en se tournant vers sa rédactrice en chef adjointe et en décochant au passage un clin d'œil à Ida qui étouffe un petit rire.

Violaine Laroque soupire en hochant la tête et ajuste ses lunettes.

— J'ai un sujet du tonnerre pour toi Daniel. Joel Silver vient faire la promo du remake de *Road house* avec Jake Gyllenhaal et son attachée de presse a accepté de nous accorder deux heures d'entretien, hors conférence de presse.

— Mouais... comme à tous les autres !

— Peut-être, mais j'ai réussi à la convaincre de les retrouver au Normandy, à Deauville, où il passe le week-end. Et Silver a trouvé formidable l'idée d'une interview informelle en jouant au golf avec toi.

— Mais tu es malade ! explose Daniel. Je ne touche pas une balle et il a la réputation de jouer comme un pro.

— Euh... je crois que j'ai un peu triché sur ton handicap, murmure Violaine en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Ah bravo ! Enfin, soupire-t-il, je veux visionner les DVD de tout ce qu'il a produit depuis qu'il est indépendant. Gilles, tu nous accompagnes. Ida,